

VERÓNICA ESCUDERO

Le journal de Paco



Copyright © 2021 Verónica Escudero

Publié par les Editions Dédicaces.

Tous les droits sont réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement, numérisation ou autre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Il est illégal de copier ce livre, de l'afficher sur un site Web ou de le distribuer par tout autre moyen sans permission.

ISBN 979-10-227-9595-1
Achevé d'imprimer en France
Dépôt légal : Janvier 2021

Table des matières

Chapitre 1	1
Chapitre 2	15
Chapitre 3	23
Paco:	23
Paca:	24
Paco:	25
Paquita:	27
Paco:	29
Chapitre 4	38
Paca:	38
Paco:	41
Paca:	45
Paco:	46
Paca:	50
Paquita;	53
Verónica. Véronique:	54

Chapitre 1

Mon prénom est Francisco, mais ceux qui m'aiment m'appellent Paco. Je suis maçon. Depuis 6 mois, je dors dans les étables des montagnes de Teruel, où nous construisons les tranchées destinées à abriter les combattants Républicains. Voilà 3 mois que nous sommes en première ligne de front, harcelés par les bombardements et les tirs d'artillerie de l'armée des voyous.

Nous l'avions pourtant bien réussie, la République. On l'avait rêvée belle et forte, juste et égalitaire, et elle était là, bien réelle. La dignité nous avait été rendue, en même temps que les terres que nous travaillions depuis si longtemps . Notre stupide erreur a été de croire que le pouvoir séculaire accepterait loyalement la défaite. Depuis quand les porte drapeaux de la volonté divine et de leur propre suprématie seraient-ils capables de loyauté? Savent-ils seulement de quoi il s'agit? Ils ne connaissent que ce qu'ils nomment l'Ordre de Dieu. Ils n'ont d'autre horizon que ce trop plein de richesses dont ils se considèrent les légitimes propriétaires. Nous demeurerons à jamais , pour ces privilégiés sans mérite, une horde de mendiants et voleurs, sourds aux préceptes de l'église.

Pour le moment, dans un étrange mélange d'angoisse et d'espérance, nous nous battons, pour défendre l'humanisme. Et nous y croyons. C'est la plupart du temps dans l'allégresse que nous nous drappons, pour enfouir au plus profond la trouille qui nous étreint.

Très peu de mes compagnons savent lire, parce que très peu ont connu les bancs de l'école. Pour ma part, j'ai dû nettoyer la bibliothèque de ma famille adoptive tous les jours et l'envie est née de comprendre ce que racontaient

ces livres que je débarrassais de leur poussière avec tant de zèle.

Je suis un enfant adopté...Plus exactement, j'ai été, à l'âge de 8 ans, l'objet d'une transaction commerciale, dictée à ma mère biologique par la nécessité et l'amour, et à la totalité de ma famille d'adoption par l'intérêt d'une main d'oeuvre peu chère, puisque je ne coûtai que le gîte et le couvert, contre 12 heures quotidiennes de travaux divers. Au sein de cette famille aimante, j'ai hérité de deux frères. C'est d'ailleurs le seul héritage auquel j'ai jamais eu droit, puisque déjà, le contrat d'adoption précisait que je ne bénéficierais en aucun cas de la succession de mes nouveaux parents. Ce n'était cependant pas Dickens et je n'ai pas connu la vraie misère. Grâce à ce pacte d'état civil, j'ai toujours mangé à ma faim, et des mets quelquefois succulents, et j'ai toujours dormi dans un vrai lit, avec de vrais draps en fil. Je n'ai certes pas été aimé mais pas battu non plus. Dans la mesure où je fournissais le labeur pour lequel j'avais été acheté, je bénéficiais d'une calme indifférence dont, avec les années, j'ai appris à m'accomoder. Sans doute ma condition particulière est-elle à l'origine d'un de mes traits de caractère principaux, dont je ne sais toujours pas s'il s'agit d'un défaut ou d'une qualité: Je suis un pragmatique, pour qui la réalité crüe reste le seul repère. J'interdis à la rêverie de l'altérer, l'enjoliver ou même la rendre supportable. J'ai la conviction que c'est en affrontant le réel en tête à tête, d'égal à égal, que nous traçons un idéal exempt d'utopie. Cette utopie, beaucoup de mes camarades la cultivent, la nourrissent, la dorlotent et finissent par la confondre avec l'avenir. Cette solide construction, bâtie sur des fondations imaginaires, leur permet un quotidien tellement plus doux que le mien! Un peu comme les croyants en Dieu domestiquent l'idée de la mort, mes copains anarchistes sont convaincus que l'injustice sera définitivement éradiquée grâce à la bonté infinie des Hommes. Je ne partage aucun de ces credo, mais l'espérance est pourtant mon moteur, à moi aussi. Je suis certain qu'un futur juste et tranquille est possible, ni par la volonté d'un être suprême, ni grâce à d'improbables vertus humaines; seulement parce qu'il n'est pas pensable qu'une poignée d'innomables décide de la marche du monde, en ignorant le reste de l'humanité. Et le reste de l'humanité, c'est nous, unis pour toujours par nos buts et nos aventures communes, et enrichis à jamais de nos différences.

Jusqu'en juillet de l'année dernière, j'étais cantonné à Castellón. Mes journées de travail consistaient à préparer le matériel et veiller au parfait état des véhicules. Mes soirées étaient consacrées à rédiger la correspondance avec ma famille, et à voir des films au cinéma Royal. Ma seule fantaisie, mon échappatoire vers d'autres univers. J'aime tant le cinéma! Diego Corrientes, Conchita Montenegro, Rosita Diaz, les premiers westerns venus des Amériques.....Il est tellement agréable de vivre par procuration des histoires qui finissent bien, sans qu'on puisse les modifier avec de mauvais choix ou des décisions erronées. C'est une position passive, légère, insouciance. Ça ressemble, je suppose, à l'état d'enfance de la plupart des gens

Ces quelques semaines à Castellón ont été comme une parenthèse, assez tranquille, une courte période durant laquelle on n'envisageait pas que la guerre puisse se prolonger très longtemps.

Et puis, à 3 heures du matin, ce jour-là, ce funeste 18 juillet 1937, un camion est venu nous chercher. Nous avons roulé durant de très très longues heures, franchi de nombreux ravins et sursauté à chaque nid de poule parsemant cette maudite route. À la nuit tombée, on nous a débarqués près d'une ferme abandonnée, avec nos sacs de jute, que nous avons remplis de paille, pour obtenir des matelas sommaires.

Les ordres sont: construire une piste suffisamment large et solide pour que puissent y rouler des camions chargés d'armes lourdes.

Nous travaillons d'arrache-pied et de bon coeur durant les jours suivants, formant des équipes, de façon à couvrir le chantier sans relâche. Quand j'ai quelques heures de libres, je vais me ballader dans la montagne, qui me paraît merveilleuse et tellement différente de ma chère côte Méditerranéenne. Je me lave dans la rivière et j'y lave aussi mes habits: L'eau est très froide et, stupidement sans doute, je pense que, peut être, cette température peu clémente accélère le processus de propreté. C'est là que je croise de nombreux lapins et que je rencontre mon premier troupeau de vaches.

Certains soirs, nous recevons la visite de quelques officiels qui nous donnent des nouvelles du front. Ils sont accompagnés du camion de ravitaillement, toujours le bienvenu. Ceux qui n'ont jamais vécu les situations d'isolement,

dans un environnement dénué de confort, et au milieu duquel leur présence n'a aucun sens, ne peuvent pas mesurer l'importance capitale que revêt la bouffe. Il la faut copieuse; pas obligatoirement savoureuse; Roborative en tous cas. Il faut remplir tous les vides, n'oublier aucun interstice et éviter ainsi que la pensée trouve une porte de sortie pour vagabonder. Après manger, nous jouons aux cartes. Quelquefois, mon ami Cardona gratte sa guitare et on chante . Tout est bon pour tromper le cerveau.

Le 27 juillet, nous chargeons les camions et changeons de domicile. C'est notre première étable et nous tenons lieu de nouveau troupeau. Les éléments les plus marquants de ces jours-là, ceux qui s'impriment à jamais dans ce petit coin sombre de la mémoire où il est interdit d'aller fouiller, ce ne sont ni les rats qu'on doit chasser avant de nous installer à leur place, ni les trous béants dans la toiture qui nous font régulièrement déplacer les paillasses en cas d'orage, mais bien les coups de canon et la mitraille des fusils, de plus en plus réguliers, de plus en plus proches. Cette fois, c'est un pont qu'il faut consolider et nous gardons tout notre coeur à l'ouvrage. Nous ignorons si le bruit est celui des armes de notre camp ou si les salopards sont en train de tuer les nôtres. Nous n'y pensons pas; surtout pas. Nous ne mettons pas non plus de mots sur nos peurs. On travaille jusqu'à l'épuisement, pour que rien ne fonctionne plus dans nos corps, que même l'imaginaire soit en coma. Et le soir, on chante Las Barricadas et l'Internationale, plus fort, avec plus de conviction et une authentique allégresse

Le 3 août, nouveau changement d'étable, ou peut être était-ce un poulailler? En tous cas, un bâtiment en bon état, bien que très crasseux. Il faut donc récupérer avant de rejoindre le prochain chantier dans les collines. Ma femme serait bien épatée, je crois, par mon application ménagère. Probablement serait-elle choquée, même, que les valeureux soldats qui vont sauver le monde soient contraints de faire leur ménage eux mêmes.

Oui, je suis marié, depuis 7 ans déjà. Elle se nomme Francisca et on l'appelle Paca. C'est à peu près notre seul point commun. Nos connaissances et amis vous diraient qu'ils ont rarement connu couple moins assorti. Je suis le digne représentant du mâle Ibère: plutôt petit et râblé, musclé mais pas du tout athlétique. Certaines femmes ont eu le bon goût de me trouver mignon.